JACQUES CHARDONNE
ROGER NIMIER

Correspondance

1950-1962

CHOIX PRÉSENTÉ,
ÉTABLI ET ANNOTÉ PAR
MARC DAMBRE

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1984.*

PRÉSENTATION

Trente ans après Lettres à Roger Nimier, *livre qui masquait un roman et même plusieurs, voici des lettres réellement échangées entre Jacques Chardonne, disparu en 1968, aujourd'hui centenaire, et son cadet Roger Nimier, qui le précéda de six années dans la mort et n'aurait pas soixante ans. Des lettres et non pas* les *lettres : à l'entrée d'un livre que les auteurs ont et n'ont pas composé, il faut d'abord apprendre comment sa forme s'est imposée.*

D'un puits littéraire la vérité ne jaillit jamais seule et nue, mais il est naturel de demander à voir tout ce qui s'y trouve. Malheureusement, Chardonne n'a pas conservé toutes les lettres de son jeune correspondant; et il ne les a pas conservées toutes entières. Ces lacunes admises, plutôt que de réserver les manuscrits au spécialiste, la décision a été prise de représenter, au mieux, les deux écrivains dans leur relation privilégiée. Pour autant, l'anthologie ne convenait pas, malgré l'auteur de L'Amour c'est beaucoup plus que l'amour, *éditeur de métier qui fulmine : « Misérables éditeurs, coupez! coupez! il en restera toujours assez. » Car on a voulu, dans ce volume de lettres intégrales, respecter la complexité des échanges et accueillir les zones d'ombre.*

La difficulté première semble le fait de Jacques Chardonne, entreposant à la diable des papiers que les hasards ont parfois égarés, voire détruits sous ses yeux (un jour, le feu prend sur sa table : « gigantesque punch », dit-il, avec son sens du théâtre). Mais un écrivain n'est pas un archiviste, et Roger Nimier a beau serrer par liasses les lettres reçues, il ne prend guère la peine de dater les siennes... Les lettres complètes exigeaient donc, à elles seules, la patience du détective, qui ne devait pas négliger non plus les incomplètes, souvent grosses de renseignements. Encore devait-on espérer, côté Chardonne, des éléments suffisants pour

replacer dans la chronologie ces textes elliptiques. Une enquête longue a eu raison de la plupart des difficultés. Et la correspondance éditée porte des dates précises ou plausibles, grâce aux prudences de l'aîné, qui prévient d'ailleurs : « La bouteille à l'encre. Si vous ne datez pas vos lettres, vous allez donner du travail à la postérité. » Certes.

Le manuscrit Nimier maîtrisé, restait ce déséquilibre : trois fois plus nombreuses, les lettres de Chardonne sont aussi plus longues. Il s'offre le plaisir d'écrire, et même de répéter, plutôt que de téléphoner. Retiré à La Frette, il est un peu la gazette, une Sévigné qui en une demi-heure serait à la brasserie Lipp; parfois, le monde est petit. Et la correspondance a une autre fonction : « brouillon » de son œuvre, « instrument de décantation », « réservoir », lit-on dans un portrait de L'Élève d'Aristote *qu'il ne désavouerait pas, pour y avoir apporté plus d'une touche. Le lecteur qui souhaiterait l'ensemble non décanté, un* Lettres à Roger Nimier sans réponse, *rejoindrait l'auteur qui entreprenait* Lettres à Roger Nimier, *écrivant après s'être reporté aux lettres authentiques : « Il est permis de concevoir une immense correspondance Chardonne, espèce de monologue. » Mais la publication de la correspondance croisée orientait le choix vers l'aspect de dialogue, délimitait un espace. Chardonne a dit qu'avec Nimier il s'abandonnait, affirmation valable au moins jusqu'en 1960, année où les lettres se font moins fréquentes. Si son correspondant se livre peu, trait de caractère que le vœu de silence littéraire accentue en 1954, cette évolution passe par le conseil de l'aîné : le silence cristallise dans les lettres son énigme. Publier le dialogue à la fois manquant et présent, tel était l'objet de cette édition, attendu que les deux écrivains communiquent rarement par un simple jeu de questions et de réponses – en quoi ils nous ressemblent.*

Paradoxalement, Nimier n'a cessé de pousser son aîné à écrire. Mais, après tout, le fils de Chardonne, Gérard Boutelleau, et son beau-fils, André Bay, sont eux-mêmes romanciers; sa seconde femme, Camille Belguise, écrit elle aussi... Et Nimier d'insister dès 1950. L'auteur de Chimériques *prend la balle au bond : pour la fin de ses* Œuvres complètes, *dont la publication va commencer, il songe aussitôt à un inédit complice, bombe peut-être : sa correspondance avec un débutant qui casse quelques vitres, hussard en tenue de fantaisie. Le projet aboutira en 1954 au roman* Lettres à Roger Nimier : *petit scandale de presse, grand plaisir d'écrire pour l'aîné. Le retour amorcé l'année précédente avec* Vivre à Madère *a trouvé une éclatante confirmation. En 1955, paraît le*

sixième et dernier tome des Œuvres complètes; *en 1956,* Matinales; *en 1957, la nouvelle édition de* L'Amour c'est beaucoup plus que l'amour; *en 1959,* Le Ciel dans la fenêtre, *dédié encore à Nimier; en 1961,* Femmes... *Retiré dans sa grande maison avec Seine en contrebas et jardin, à portée de la capitale par le train de Saint-Lazare, l'écrivain sort du purgatoire de la Libération, « monologuiste incomparable », a dit Morand, épistolier infatigable, qui séduit les nouveaux venus, de François Nourissier à Jean-Louis Bory et Bernard Frank. Le plus impétueux d'entre eux, Roger Nimier, peut attendre beaucoup d'un vétéran de l'édition, qui garde des responsabilités chez Stock où il a travaillé trente ans. Jacques Boutelleau, Chardonne en littérature, va suivre de très près la carrière du journaliste, puis de l'éditeur, au quotidien comme dans les crises. Lecteur de base pour signaler une collection exemplaire ou un problème de rédaction, il suggère aussi des sujets, des collaborations, des rééditions, quand il n'indique pas noms et compétences que le novice lui demande. Après la chute d'*Opéra *en 1952, Nimier travaille à* Carrefour *où se trouve Henry Muller, le gendre de Chardonne. Quand le groupe Lazareff, en 1956, met fin au* Nouveau Femina, *l'expérience de Jacques Chardonne lui sera précieuse avant de choisir Gallimard – et une fois qu'il y travaille. Toujours ces deux amis, qui pourraient être père et fils, cherchent à être eux-mêmes et à parler, en et hors les mots, une langue commune.*

Au premier plan de ces Mémoires impromptus d'une éducation, le lecteur aura pu reconnaître le paysage d'un certain après-guerre. Dans la première lettre, Chardonne compare Le Grand d'Espagne *à* Mesure de la France *de Drieu la Rochelle : il souffre encore de l'ostracisme prononcé, cinq ans avant, par le Comité national des écrivains. Comme Paul Morand bientôt, il pressent déjà que le jeune imprudent peut beaucoup pour les faire rentrer en grâce. Ils ne seront pas les seuls à bénéficier d'une action entreprise dès 1949 à* La Table ronde; *on se souvient surtout de Céline, pour qui Nimier demande le Nobel dans* Les Nouvelles littéraires, *en 1956. Parmi l'allégresse des chahuts, la solitude dorée de la légende, avec des amis de son âge, ces expéditions sont menées par le critique à sa table de travail, ou par le journaliste. Éditeur, il relance en 1957* Ouvert la nuit *et* Fermé la nuit. *Pour* D'un château l'autre *il organise une campagne, dont l'interview de Céline par* L'Express *est le temps fort. Pourtant, son choix des préfaciers pour le Livre de Poche classique suffirait pour imaginer le retranchement d'un « hussard démobilisé ». Ainsi*

l'appelle Marcel Aymé, qui ajoute : « Lorsqu'il avait commencé à écrire, il avait cru à une fraternité des armes et au contact de la faune littéraire, il s'était laissé envahir par une sorte de désenchantement. » Depuis son Histoire d'un amour *en 1953, il trouve une histoire dans celle des autres qu'il contribue à construire. Son mal de vivre s'accorde de loin avec une guerre qui n'en finit pas : de l'Indochine à l'Algérie, la Corée, Suez et Budapest. Les préoccupations des deux correspondants peuvent étonner. Mais Chardonne tient pour l'« honnête homme » du grand siècle, Nimier pour le plaisir, l'honneur Louis XIII; et ils eurent le tort de ne pas se soumettre à la mode ou de vouloir la faire plier. Entre 1952 et 1954, Nimier rêve d'un avant-guerre, avant de prendre conscience que les adversaires ne se réuniront pas autour de quelque Péguy, chantre des hussards noirs et patron des* Cahiers de la Quinzaine. *Il marche à reculons vers* La Parisienne, *fondée quand renaît la* N.R.F. *et quand ne naît pas le grand journal littéraire d'une conjonction, d'une réconciliation. La littérature est « engagée » : contre la littérature engagée, par exemple, ou pour les éternelles charentaises de la réussite. D'où, tantôt l'isolement de celui qui se voit « universellement détesté, par les académiques, les gens de gauche, ceux d'extrême droite, etc. », tantôt le communiqué : « Votre entretien, dans* L'Express, *sera très bien. Ils viennent à la littérature. Ils parlent de Joyce cette semaine. » Entre un écrivain qui débute à l'époque des symbolistes et l'autre, jailli de l'après-guerre, une certaine idée de la littérature et du service littéraire est en jeu.*

On voit le diptyque édifiant : une génération parle à une génération, la littérature sauvée par le « hussard » et par celui que Morand appellera le « colonel honoraire ». Heureusement moins simple, la vérité vaut mieux. Un critique a écrit naguère à propos de L'Élève d'Aristote : *« Quelques lignes, à vingt ans, et des aînés en péril comme Chardonne ou Morand étreignent jusqu'à l'étouffer ce jouvenceau qui ne réclamait qu'un père à haïr. » Le procès avait été esquissé dès les années cinquante. Étaient-ils donc méchants? Était-il trop bon? Faut-il trancher ce que chacun peut trancher, s'il y tient, à la lumière des textes?*

En voici d'autres, cependant, qui incitent à considérer des libertés en exercice au fil de l'existence. Certes, tout semble se passer comme si le retour de Chardonne était acquis au prix du silence de Nimier romancier : le père aurait stérilisé le fils par ses avis. Au reste, dira-t-on, Gérard Boutelleau et son père rompent en 1961, et Nimier prend le parti du fils, alors atteint d'un mal

incurable. Or, pendant que la correspondance s'interrompt, Nimier revient à la littérature par D'Artagnan amoureux, *dont il écrit les premiers chapitres chez Paul Morand. Se serait-il donc trompé de père?... Dès 1955, Chardonne l'invitait à reconnaître cette filiation... De Chardonne aussi, ce passage d'une lettre adressée à Jean-Louis Bory, au moment des mystifiantes* Lettres à Roger Nimier : *« Je sais pourquoi il se cache. Mais je l'ai percé tout de même. De là ma profonde amitié pour lui; c'est une espèce de bête sauvage, d'une culture incroyable; qui n'existe que dans le travail. Timidité, le mot est bien faible; mille fois noué sur lui-même; écrasant un cœur d'or. Et puis, trop de misère au début (n'ayant jamais connu son père), trop de chance tout à coup; c'est une espèce d'oiseau de nuit aveuglé par le jour, que l'on rencontre dans Paris. » Étalée sur plus d'une décennie, la présente correspondance suggère le débat d'une vie, et même, de deux : entre maîtrise et apprentissage, les rôles ne sont pas arrêtés.*

Dès les premières lettres, Chardonne désigne cependant une faille : l'excès, le manque de mesure. De la correspondance réelle à la fiction des Lettres à Roger Nimier, *de 1952 à 1954, « Pas trop de Nimier » se retrouve à la dernière des réponses du roman. Cette année charnière de 1954 est la première du silence, celle du mariage et de la stabilité d'un métier. Selon les recommandations de l'aîné, le cadet va chercher à vivre entre ce qui est « amusant » et les « travaux forcés ». Il veut la sagesse, bien qu'elle lui en veuille dit-il : peut-être parce que la moyenne ne lui convient guère. Il est premier ou cancre : vingt sur vingt, ou bien zéro. Dans des années où la nuit l'emporte sur la joie, il s'applique à être moins « Nimier » : ne pas toucher aux profondeurs, dit Chardonne, pour que naisse de la nuit l'autre Nimier. Or, les bons avis comportent aussi une présence nécessaire sur le front, et comment écrire loin de soi? Au « trop » du* Hussard bleu *succède la parade de l'esprit : dandysme de hussard honoraire? D'où le bilan posthume du colonel : « J'ai tâché, par bien des détours, de le guérir de cet abus de l'esprit; ce fut inutile; c'était là sa forteresse contre le monde; car il était un ennemi de la vie. » À ce jugement publié dans un journal il faut opposer, toute proche aussi de la disparition de Nimier, une lettre de Paul Morand à Kléber Haedens : « Beaucoup d'ennuis, et de gros, dans les derniers mois, mais un goût de la vie plus fort qu'il n'avait jamais eu. Ça commençait à s'équilibrer. » La contrariété remonte loin. Elle se manifeste brutalement dans la grave crise physique de juillet 1958. En cette période, Nimier semble avoir écrit plus de*

lettres à Chardonne que pendant toute l'année précédente. Il manque d'air – et d'écriture, ajoutera bientôt son correspondant. L'étouffement devient un leitmotiv. En 1960, avec la mort de Stephen Hecquet, un rempart de rigueur s'écroule. Bientôt, pourtant, D'Artagnan *le montre résolu à « guérir » de son mal, même s'il abuse encore de l'esprit. Et Kléber Haedens se souviendra de deux lettres envoyées dans le mois qui précède l'accident : la première contenait la promesse d'écrire avant lui deux romans, l'autre multipliait ce chiffre par dix. Dans le divertissement et la gasconnade, amuse-gueule de Tantale, Nimier annonçait qu'il se mettait à boire de l'encre. « Chez lui, les dehors furent toujours trompeurs » : le maître l'avait bien dit.*

Cette correspondance, incomplète par nécessité, ne l'est pas en vérité, ou du moins la rigueur et l'empathie ont-elles présidé à un essai de restitution poétique. Plus suivi au début, l'échange se fait peu à peu sur un fond de silence qui provoque, requiert l'imagination. Mais la pudeur ne masque-t-elle pas la passion? À chacun son roman.

Marc Dambre

La présentation typographique de la datation de la correspondance fait apparaître trois aspects différents, qui souvent coexistent : en caractères romains, les indications données de la main des auteurs; entre crochets droits, les conjectures; en italiques, les informations fournies par le cachet de la poste (le lieu figure s'il ne s'agit pas de La Frette).

En tête de lettre, l'abréviation R.A.L.P. signifie « Réponse à la lettre précédente » et R.A.P. « Réponse aux lettres précédentes ».

Les notes appelées par chiffre supérieur sont regroupées en fin de volume; dans cette partie, l'abréviation *JL* désigne *Journée de lecture* de Roger Nimier. Les notes appelées par un chiffre du corps du texte et entre parenthèses sont des notes d'auteur et se trouvent en fin de lettre.

1950

1. – JACQUES CHARDONNE à ROGER NIMIER

Paris, 1er avril 1950

Cher Monsieur,

Vous lisant ce matin avec une délicieuse avidité (moi qui ne peux plus lire), je songeais à l'éternelle jeunesse de la vie. Jadis, elle m'a donné pareille surprise quand j'ai découvert *Mesure de la France* [1].

Vous lisant, je ne sais pas très bien ce que vous pensez; je ne sais plus du tout ce que je pense; j'applaudis à la perpétuelle saveur de la vie, à l'intelligence, au talent magique, à la jeunesse qui a l'air de tout savoir et de tout comprendre. Et quand est venu le temps des cheveux gris, de la paresse permise [2], du silence éveillé, c'est une joie, Cher Monsieur, que d'applaudir.

Votre

Jacques CHARDONNE

La Frette

2. – ROGER NIMIER à JACQUES CHARDONNE

[R.A.L.P.]

Cher Maître,

Ni moi ni la jeunesse ne méritons pas ces compliments. On serait volontiers plus jeune si tant d'autres ne l'étaient au même

instant. Pourtant, quel ennui de vieillir! Je crois qu'après trente ans je ne bougerai plus et serai définitivement vieux. (Mais il faut trente ans encore pour s'y habituer, trente ans pour que les glaces apprennent à vous refléter comme il convient [1].)

Pardonnez-moi une lettre si bête : j'aurais mieux fait de vous parler de Barbezieux [2]. Je voudrais bien savoir si vous aimez Valery Larbaud. Je viens de le faire lire à François Mauriac. Ces jeunes écrivains sont d'une ignorance!

Croyez, Cher Maître, à mes sentiments respectueux.

Roger NIMIER

3. – J. C. à R. N.

22 avril 1950

Cher Monsieur,

Tandis que je lisais votre *Grand d'Espagne,* mon fils se délectait, dans les neiges de l'Autriche, avec *Perfide;* de retour, il m'en impose la lecture. Comme il a bien fait! Marcel Arland, qui est parrain de *Perfide* [1], m'en parlait aussi, avant-hier, comme il faut. Vous avez trop d'esprit, déjà trop d'amis, et trop d'éditeurs. Si vous venez me voir, un beau jour à La Frette, je vous donnerai là-dessus de bons avis. (Attention aux éditeurs, surtout.) À défaut d'avis, je vous offrirai une des plus belles vues de France (et le trajet, jusque-là, est hideux; le saisissement plus complet). Si vous avez une voiture, c'est facile. Je n'en ai point, n'ayant jamais pu toucher à une mécanique. Mais je connais bien le train, c'est rapide, commode, presque sans danger.

Si je n'avais pas lu Valery Larbaud, je n'oserais le dire. Il a bonne réputation depuis longtemps. Une de ces renommées, parmi les gens de goût, exquise et solide, qui peut faire envie; et tranquille. Cette paix, ce je ne sais quoi d'incontesté, on l'accorde à ceux qui ne font pas trop de [2] bruit.

À vous

Jacques CHARDONNE

La Frette
S. et O.

4. – R. N. à J. C.

[R.A.L.P.]

Cher Maître,

Oui, je serais bien heureux de venir vous voir un jour d'été. La nature est une substance plus affectueuse qu'on ne le croit à quatorze ans (alors on la déteste, car elle est l'ennemie de l'individualisme).

Jamais je n'aurais osé vous envoyer *Perfide*. Mais j'essaierai toute ma vie de faire des livres très différents et il fallait jouer aussi avec des marionnettes. En tout cas, merci de me le pardonner.

J'aime beaucoup et depuis longtemps *Où sont nos amoureuses* [1]?. J'y retrouvais justement un peu de Valery Larbaud, mais c'était peut-être du Jacques Chardonne (influence bien légitime).

Croyez, Cher Maître, à mes sentiments respectueux.

Roger NIMIER

5. – J. C. à R. N.

Paris, Mercredi *7 juin*

Mon cher ami (pourquoi attendre?),

Je ne vous ai pas conseillé d'acheter une auto [1]. Si j'ai supposé que vous en aviez une, j'envisageais tout de suite le pire. Mécaniques ruineuses (toujours malades, toujours en panne et en réparation, qui apportent la désolation au foyer, si on a un foyer; ou dévorent « l'argent de poche » si précieux; et puis mortelles). Voilà dilapidée une partie de l'immense lot de bons avis que j'avais en réserve pour vous.

Mais je suis tranquille. De cette catastrophe vous ferez une source de plaisirs. Vous êtes un artiste. Quel soulagement pour

moi! Vous avez besoin de buts. La Frette devient une nécessité.

Je vous enverrai un plan éprouvé. Sur mes indications, Mauriac et Fabre-Luce se sont perdus. J'ai fait des progrès.

Je ne vous ai pas demandé de venir déjeuner ou dîner, parce que je n'aimerais pas vous voir à table, avant une intime connaissance. Un moment suffira. Il peut faire très chaud à 2 heures. Le soleil détruit tout, même mon ciel. Venez un peu plus tard et vous resterez dîner. N'importe quel jour. J'ai des jardiniers, des femmes de journées; mais pas de domestiques. S'il n'y a personne ce jour-là (si c'est un dimanche par exemple) nous mangerons des réserves excellentes (vous voyez que j'en ai de toute sorte) destinées à l'impromptu. Il me semble que l'improvisé vous convient très bien.

Le 18, Stock donne une fête à Garches, en l'honneur d'un livre immonde (le roman de Nancy Mitford). Ce même 18, Jean Rostand que j'aime beaucoup depuis trente ans, donne une petite fête à Ville d'Avray (incroyable). Je ne sais encore si j'irai à l'une ou l'autre fête (combats encore incertains avec ma pudeur), mais je n'ai pas le droit de disposer de ce jour sacré.

Donc, choisissez un autre jour (j'aimerais bien un dîner impromptu).

À *La Table ronde,* on pratique le sadisme. Vous me direz qui est ce Bernard Pingaud [2], votre voisin. Son article m'a intéressé. Ce qu'il dit de vous ne me plaît guère. Que c'est amusant d'être critique! Comme j'aimerais parler de vous. (Je ne m'en prive pas. Vous lirez cela quand vous aurez des cheveux blancs, le soir à la chandelle – elles seront revenues.) L'article de Claude Mauriac sur Malraux me donne la migraine.

J'ai connu Malraux quand il avait quinze ans, dans de beaux habits éblouissant Arland (alors troupier). Je ne l'ai pas revu. À présent, je le trouve vulgaire. Au temps de Paul Adam, ce remueur de foule et d'idées, qui écrivait en jargon, personne ne s'est trompé sur lui. On n'a pas l'air de soupçonner aujourd'hui que Malraux écrit en galimatias. Sur la condition humaine, tout a été dit depuis des millénaires. C'est grossier d'insister là-dessus. Ce qui est neuf, toujours, c'est l'art de vivre; et l'art d'écrire. Et l'art de mourir sans phrase. Épicure [3].

Affectueusement,

Jacques CHARDONNE

6. – R. N. à J. C.

Mardi [20 juin]

Cher Maître (un peu de respect, en effet, ne m'irait pas mal au teint),

Je pensais vous écrire à la machine. Mais les graphologues sont assez malins pour déchiffrer tous les caractères. N'empêche : Garches m'a surpris. D'où cet air bête, qui ne m'est pas forcément naturel. Avant de recevoir votre lettre, je comptais vous dire ceci : vous réussissez très bien votre famille, votre jardin doit être de la même sorte. Jessie est un prénom romanesque. Méfiez-vous. Dès que la vie est trop romanesque, on écrit malgré soi. C'est encore un phénomène de saturation. Tant mieux, d'ailleurs.

Je vais vous téléphoner, vous demander si je peux venir Jeudi soir. La petite fille en question ne me conduit pas [1], mais elle voudrait bien vous voir. Si elle est sage, elle viendra. Les femmes vous ont toujours adoré (c'est bien connu. À la différence de Malraux!).

Comme je ne me suis pas couché, le soir de Garches, votre lettre est arrivée presque tout de suite. Je vous en remercie (ce mot avait un sens assez fort autrefois). Je ne crois pas que j'en ferai un mauvais usage. Ni de votre œuvre, ni de vous connaître.

Roger Nimier

P.-S. : Votre plan est admirable. Je pense que Cormeilles et La Frette sont jalonnés de stèles (comme dans le désert, pour rappeler le souvenir des explorateurs) : « Ici Mauriac s'est perdu » – « Ici Fabre-Luce a prêché le retour aux valeurs aristocratiques, tout en demandant son chemin à un laboureur. »

Bientôt : « Ici Roger Nimier ne s'est pas perdu. » Nouveau miracle.

Je lis sur un horoscope que la semaine sera bénéfique aux scorpions [2] : vous voyez que je choisis mon temps pour venir vous voir.

J'ouvre la lettre après ce coup de téléphone. Merci pour le 27, mais je suis fâché de vous imposer à la fois R. N. et la Tahitienne.

7. – J. C. à R. N.

Annecy, 12 juillet
[Lundi] 10 juillet 1950

Mon cher ami,

Décidément vous aimez les machines, et vous n'êtes pas leur maître du premier coup. Admirable autographe. On voit que la machine est un retour à l'enfance (attention : entre la main qui tient la plume et la pensée, il y a des rapports étroits dit Keyserling. « Penser avec les mains », dit un autre. Les experts en actes manqués auront la partie belle [1]).

Vous m'avez ravi (encore une fois) mais je vous ai quitté honteux de moi-même. Car je suis un bavard (espèce que je méprise). Il est vrai, j'ai peu écrit, et avec beaucoup de retenue, ménageant mon lecteur. L'homme et l'auteur sont les deux faces opposées d'un inconnu.

J'ai dit à Marcel Arland que vous aviez acheté une voiture au péril de votre vie pour aller le voir (je vous préviens qu'il est en Auvergne jusqu'en septembre). Il n'avait jamais entendu si douces paroles. Il admire beaucoup votre roman germanique [2], et ce janséniste n'est pas complimenteur de nature. Et il admet mon goût et mon admiration pour vous, ce qui est plus étonnant encore.

Les Gérard seront en Bretagne le 1er août. J'irai chez eux (ils ont loué une maison) le 2 jusqu'au 15. Cela se trouve près de Belon (un peu au-dessous de Quimperlé) dans une anse charmante. Je vous donnerai l'adresse plus tard. Mais vous la trouverez tout de suite à A.P.I.A. [3], 21 Bd Montmartre (Richelieu 74-46). Occasion de voir Gérard et Jessie qui commencent à trouver que je vous accapare d'une façon impudente, et qu'en somme vous leur revenez. Ils se sont retirés sur leurs terres, La Brosse, 25 km de Paris; c'est la Beauce, la pleine nature des champs; mais vont à Paris (A.P.I.A.) tous les jours. Je vous signale La Brosse, agréable maison paysanne, qui peut

être un but pour un dimanche de loisirs, si vous en avez. Gérard va publier un roman en même temps que vous, mais vous pouvez vous serrer la main. Vous n'êtes pas dans les mêmes eaux. Lui aussi a enchanté son éditeur; ce n'est pas la N.R.F. Il a une singulière imagination de romancier, mais pas de plume. Je lui ai appris comment il faut écrire un roman, quand on ne sait pas écrire (pas de descriptions, pas d'idées, pas de psychologie). On a tous les avantages (1). André Bay publie aussi un roman, mais à la N.R.F. Il a du style, je crois (un peu) mais rien d'autre.

La folie et la sottise dans la démarche humaine, font rêver (voir l'histoire contemporaine de 1910 à nos jours tristes – et n'importe qui, dans le privé). Quand on surprend (c'est rare) cette même sottise chez soi, on peut réfléchir. Quelle folie, par exemple, d'aller chercher au loin la paix pour sa femme, dans la saison où des Belges pleins de vie et qui jamais n'ont mis de pantoufles, des Anglais de la plus basse espèce, envahissent la France et occupent les petits hôtels sonores [4]. Ils mangent tout le jour, et, la nuit, marchent dans les couloirs et font claquer les portes. Quelle sottise que d'aller chercher cette paix précisément à Annecy où une file infinie d'autos, tournoie au bord d'un charmant lac inaccessible. – Voici la conclusion de mes réflexions : la folie ou sottise énorme, dont on a tout de même un peu conscience, est le résultat fatal d'une infinité d'erreurs imperceptibles et bien enchaînées.

Je n'ai pas encore lu le roman de Peyrefitte. Je l'ai ici. Mais je sens que votre article [5] est juste. Dans cette *Table ronde,* un régal pour moi : le Rousseaux-Paulhan.

Votre

Jacques C.

Hôtel Régina
Annecy
Hte Savoie

(1) Le roman français est déchu (voir Edmonde Magny [6]) parce que des romanciers ont eu quelquefois du talent, du goût, de l'intelligence, de l'esprit, et même de l'esprit critique. Je compte sur mon fils qui est d'ailleurs fort intelligent, pour restaurer ce genre abâtardi.

8. – R. N. à J. C.

[Juillet]

Cher Jacques Chardonne,

J'ai trouvé votre lettre en revenant de Deauville. C'est une petite plage du Nord, entre Le Havre et Cherbourg. Je l'aime assez. Moins que Le Touquet où les Anglais sont silencieux, les dunes très douces et la mer assez bonne fille.

Les Français savent que la guerre éclatera sans doute. Ils font comme Louis de Gonzague. Dommage que leur balle soit le Tour de France. Et prenez garde : quand nous aurons perdu cette guerre, ce sera votre faute, la Magni le dira (il y a un coureur [1] de ce nom, il est fort bien placé), car vos romans n'auront pas renseigné la jeunesse sur l'usage des tanks, des bazoukas, etc... Je prévois même un fort brillant article, dans la *Krendahia Stramosveï (Nouvelles littéraires* – en bas ukrainien [2]), intitulé : « Porcelaine contre Acier ».

J'attends avec impatience les romans du trust Chardonne. Si je comprends bien, vous avez délégué vos pouvoirs. Le don de vision à l'un, le style à l'autre. Reprenez-les. Écrivez le centième volume de la collection que dirige Marcel Arland chez Stock. Il est vrai que votre souci des convenances s'opposera à cette idée. Au fait, j'espère que cette collection comprendra également Furetière, Honoré d'Urfé, La Calprenède *(Cléopâtre)* et autres auteurs propres à ruiner la maison du Théâtre Français [3].

Je crains de ne pas venir vous voir en Bretagne. Je serai trop mal (ou trop bien) engagé dans le Sud [4]. D'ailleurs, vous n'avez nul besoin de moi pour vous entendre avec les Celtes. En revanche, je passerai par vos provinces et naturellement, je tâcherai de les déciviliser.

Présentez mes hommages respectueux à Madame Chardonne et croyez à ma respectueuse affection.

Roger Nimier

JACQUES CHARDONNE - ROGER NIMIER

Correspondance
1950 - 1962

Souvent le mystère de l'amitié se reflète dans la relation épistolaire, et les auteurs n'y mettent pas le moins bon d'eux-mêmes, confessions impromptues, journal de création, Mémoires. Entre Jacques Chardonne (1884-1968) et Roger Nimier (1925-1962), cette relation fut aussi un roman. Chardonne en avait donné la transposition moraliste, *Lettres à Roger Nimier*. Trente ans après, *Correspondance 1950-1962* offre un dialogue d'écrivains en des lettres réellement échangées.

Des lettres et non pas *les* lettres... Aurait-on souhaité une édition complète, la disparition de certains textes de Nimier, le caractère elliptique de certains autres et l'absence quasi générale de date auraient entraîné une lecture heurtée. Enfin, les lettres de l'aîné, trois fois plus fréquentes (mille), auraient étouffé de leur monologue la correspondance croisée, qui a bel et bien existé.

Toujours ces deux amis, virtuels père et fils, cherchent à parler une langue commune et à être eux-mêmes. La correspondance dévoile le débat d'une vie, et même de deux, entre la maturité féconde et la nécessité d'un silence. Dans ces deux cent soixante-dix lettres, le « vieux Monsieur » volontiers s'abandonne et, plus qu'il n'y paraît, le cadet se livre. Mais entre maîtrise et apprentissage, les rôles ne sont pas arrêtés.

Maître-assistant à l'Université de la Sorbonne nouvelle (Paris III), éditeur de L'élève d'Aristote *de Roger Nimier (Gallimard), Marc Dambre a fondé en 1980 les* Cahiers Roger Nimier, *dont un quatrième numéro vient de publier vingt-deux lettres non retenues dans le présent volume. À paraître :* Roger Nimier hussard du demi-siècle.

9 782070 701643

84-V A70164 ISBN 2-07-070164-6 120 FF tc